



HAL
open science

L'histoire des concepts: le contexte historique en débat

Jacques Guilhaumou

► **To cite this version:**

Jacques Guilhaumou. L'histoire des concepts: le contexte historique en débat. Annales. Histoire, Sciences sociales, 2001. halshs-02532520

HAL Id: halshs-02532520

<https://shs.hal.science/halshs-02532520v1>

Submitted on 5 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'histoire des concepts: le contexte historique en débat.

Jacques Guilhaumou, « L'histoire des concepts: le contexte historique en débat », *Annales. Histoire, sciences sociales*, mai-juin 2001, p. 685-698.

L'histoire des concepts, qui se veut en rupture avec l'histoire des idées, prend en compte la place qu'occupent les textes dits classiques au sein de traditions, de normes et de conventions associées à des contextes larges. Distincte de la nouvelle histoire intellectuelle¹, elle s'inscrit certes dans le « tournant langagier » (linguistic turn) par l'importance qu'elle accorde aux paradigmes discursifs et aux langages performatifs qui confèrent valeur d'acte aux arguments des auteurs, mais elle n'est pas vraiment partie prenante dans le débat sur le caractère fictionnel ou non de toute opération historiographique, au titre d'une problématisation constante de la connexion empirique entre réalité et discours².

A la fin des années 1960, un centre d'études de la pensée politique se met en place à l'Université de Cambridge dans le but de valoriser le contexte historique des oeuvres majeures et mineures de la pensée politique. En première ligne, nous trouvons John Pocock³. Mais c'est à Quentin Skinner que nous devons le développement le plus spectaculaire de ce point de vue novateur⁴. Ces deux

¹ L'un des points de départ de la nouvelle histoire intellectuelle est l'ouvrage collectif *Modern European Intellectual History. Reappraisals and New Perspectives*, sous la direction de Dominick LaCapra et Steven L. Kaplan, Ithaca, 1982. Voir à ce propos le forum « A New Intellectual History ? » de *l'American Historical Review* d'avril 1992 et l'article de Geoff Eley, « De l'histoire sociale au 'tournant linguistique' dans l'historiographie anglo-américaine des années 1980 », *Genèses*, 7, mars 1992.

² Voir notre présentation générale et comparative, c'est-à-dire prenant également en compte les travaux allemands et français, de l'histoire des concepts dans notre article, « De l'histoire des concepts à l'histoire linguistique des usages conceptuels », *Genèses*, 36, 2000.

³ John Pocock précise sa méthode dès 1972 dans son ouvrage *Politics, Language and Time*, London, Methuen.

⁴ Quentin Skinner s'en est expliqué en 1997 devant un public français dans la conclusion (« La liberté et l'historien ») d'une série de conférences publiée sous le titre *La liberté avant le libéralisme*, Paris, Seuil, 2000. Pour de plus amples précisions sur les problèmes de méthode relatifs aux travaux de Skinner, voir J. Tully ed., *Meaning and Context: Quentin Skinner and his Critics*, Cambridge, Polity Press, 1988.

chercheurs ont ainsi élaboré conjointement un programme de refondation de la pensée politique à partir d'une histoire du discours

Le premier mérite du travail de Mark Bevir, sur lequel nous prenons appui tout en considérant de manière propre les travaux de Pocock et Skinner, consiste alors dans une présentation raisonnée et critique des positions de l'école de Cambridge⁵.

I- La démarche pionnière de John Pocock.

Dans un premier temps, John Pocock marque son influence sur toute une génération d'historiens de la théorie politique soucieux de l'histoire politique elle-même par sa proposition d'aller au-delà de la connaissance des textes canoniques en menant une vaste enquête sur les discours politiques dont les sociétés se servent pour parler d'elles-mêmes. C'est ainsi qu'il précise, dans son célèbre ouvrage sur le « moment machiavelien »: « Le présent travail est conçu de telle sorte que notre souci est d'identifier certains vocabulaires conceptuels alors disponibles pour tenir un discours sur les systèmes politiques considérés dans leur particularité, que notre souci est d'explorer leurs limitations et leurs implications, de considérer comment elles opéraient, et d'examiner les processus par lesquels ces systèmes conceptuels, leurs usages et leurs implications, ont changé au fil du temps »⁶. Dans ce nouvel espace d'analyse doctrinale, la signification (meaning) d'un énoncé (utterance) n'est appréhendable que dans le contexte du discours et/ou du débat associé à cet énoncé. Nous pouvons alors parler d'un contextualisme langagier (linguistic contextualism).

A ce propos, Pocock souligne, dans ses notes méthodologiques à une édition d'essais⁷, le rôle pionnier de Skinner dans la rencontre entre les philosophes du

⁵ Dans notre présent propos, nous avons tenu compte, hormis son ouvrage principal sur *The Logic of the History of Ideas*, Cambridge University Press, 1999, d'un texte de Mark Bevir significativement intitulé « The Role of Contexts in Understanding and Explanation », à paraître prochainement dans un ouvrage collectif sur l'histoire des concepts publié à Göttingensous la responsabilité de Hans Erich Bödeker. Précisons également que l'étude comparative des courants allemand et anglophone de l'histoire des concepts a déjà été menée par Melvin Richter dans *The History of Political and Social Concepts. A Critical Introduction*, Oxford, Oxford University Press, 1995. Voir le débat autour de cet ouvrage dans *History of European Ideas*, Vol. 25, N°1-2, p. 1-38.

⁶ *The Machiavellian Moment: Florentine Political Thought and the Atlantic Republican Tradition*, Princeton, Princeton University Press, 1975 (traduction française, Paris, PUF, 1997, p. 64).

⁷ *Vertu, commerce et histoire*, Paris, PUF, 1998 (édition originale, 1985)

langage, Austin principalement, et les historiens de la pensée politique. Cependant, nous le verrons un peu plus loin, il critique tout autant la manière dont Skinner privilégie les intentions exprimées par les auteurs à l'intérieur de leurs textes, ce qu'ils font quand ils écrivent⁸. Ce que Pocock retient principalement de la rencontre avec la philosophie analytique, c'est l'importance du contexte langagier dans lequel l'auteur déploie des actes de langage qui jouent à leur tour sur ce contexte pour le modifier. Ainsi il peut préciser que l'historien du discours s'oriente d'abord vers « l'étude des contextes dans lesquels le langage a été utilisé et celle des actes de langage et d'énonciation effectués dans et agissant sur le contexte donné par la combinaison du langage et des contextes dans lesquels il se situait préalablement ». Puis il observe « la parole dans son action sur la langue, c'est-à-dire sur les conventions et les présupposés du langage ». En fin de compte, dans une version du « linguistic turn » qui utilise le mot langage dans un sens plus général et métaphorique que technique et localisé disciplinairement, « le langage donne accès à l'historien tant aux actes de langage qu'à leur contexte »⁹.

Pour Pocock, le langage est donc avant tout référentiel: il apparaît comme un sujet préétabli du discours politique. Il ne se confond donc pas avec le potentiel énonciatif des actes de langage. Au contraire, il permet d'en limiter la dimension novatrice. Il oriente ainsi le contexte dans lequel il est observable. Qui plus est, le langage est pour lui fondamentalement historique en ce sens qu'il inclut et engendre les structures sociales, les valeurs communes, les modes généraux de pensée, etc. pour chaque période historique. Il est aussi au centre d'un espace interrelationnel dans la mesure où il inclut une multiplicité d'idiomes et de sujets. Bref il est responsable de « la persistance de certains paradigmes dans des séquences historiques » comme le montre son ouvrage sur « le moment machiavelien ». En ce sens, Pocock est plutôt contextualiste que conventionnaliste, ce second terme servant à Mark Bevir pour désigner plus spécifiquement la démarche de Skinner en histoire des concepts.

⁸ Skinner écrit, à propos de la nouveauté de sa méthode, dans la préface à son ouvrage *The Foundations of Modern political Thought* (Cambridge University Press, 1978): « What exactly this approach enable us to grasp about the classic textes that we cannot grasp simply by reading them ? The answer, in general terms, is I think that it enables us to characterise what their autors were *doing* in writing them. We can begin to see not merely what arguments they were presenting, but also what questions they were adressing and trying to answer, and how far they were accepting and endorsing, or questioning and repudiating, or perhaps even polemically ignoring, the prevailing assumptions and conventions of political debate. » (page xiii). Ainsi, Skinner est plutôt un « contextualiste conventionnaliste » comme nous allons le voir.

⁹ « Notes méthodologiques », in *Vertu, commerce et histoire, op. cit.*, p. 27.

Donc, proche d'une réflexion structurale, John Pocock prête toute son attention à la manière dont la signification d'un texte dérive d'un paradigme discursif. Il convient donc d'évoquer son exemple célèbre du *paradigme de l'humanisme civique* apparu dans le contexte florentin du début du XVI^{ème} siècle, et qui prend valeur de *modèle d'idéal civique de la personnalité* en perdurant dans le monde anglophone des temps modernes. Ainsi son ouvrage sur « le moment machiavélien » est devenu au fil du temps un classique de l'histoire des idées et des discours politiques. De fait, il propose une étude très documentée de la formation du républicanisme florentin, et de la transmission de son potentiel novateur, tout particulièrement en matière de vocabulaire, dans l'univers culturel et politique de langue anglaise des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles.

Le « moment machiavélien » procède en premier lieu du vocabulaire et des arguments d'un humanisme civique apparu sous la pression des péripéties florentines des années 1494 à 1530, en combinant la pensée aristotélicienne et la pensée machiavélienne au sujet de « l'être politique ». Ainsi, tout commence, avec la philosophie médiévale, par une minorisation du récit des circonstances, reprise d'Aristote, qui empêche de donner sens à l'événement singulier, de lui conférer une valeur universelle. Au regard des universaux, le particulier n'est que circonstanciel, la « fortuna » est tout au plus providence, si elle est associée à la foi. C'est par l'action propre à la « Vita activa », au « Vivere civile » que la pensée florentine peut affirmer l'universel. Certes il n'est pas encore question de valoriser la dimension universelle de la singularité événementielle en tant que telle. Mais la rencontre au sein même de « l'être politique » du particulier et de l'universel s'avère désormais chose possible.

L'humanisme civique originel nous confronte alors avec l'émergence d'un agent politique, Le Prince, et ses « associés » le citoyen, le rhétoricien et le législateur-prophète, apte à innover par la maîtrise d'un pouvoir en adéquation avec ses qualités morales, et capable par là même de développer une stratégie d'émancipation située au plus près des circonstances.

Pour autant, les idées de l'humanisme civique, leur expansion hors du contexte florentin, ne rendent pas inopérante la pensée politique aristotélicienne. Au contraire, elles en maintiennent, par leur combinaison propre de l'apport d'Aristote et de Machiavel, les potentialités, surtout en matière de gouvernement mixte. De fait, avec le cas anglais du XVII^{ème} siècle, la question principale est de savoir comment des *éléments de la pensée civique* peuvent s'incorporer dans le paradigme dominant de la pensée monarchique, avant même que la guerre civile épuise le radicalisme puritain et laisse ainsi place à une vision de l'Angleterre comme république classique. Au fil des réponses puisées par l'auteur dans les ouvrages de l'époque se fait jour l'idée d'un partage du pouvoir dans une

constitution mixte et une république des vertus, exprimable à travers la double métaphore de la monarchie descendante et du voeu ascendant des sujets. Le leader révolutionnaire John Pym ne dit pas autre chose lorsqu'il parle d' « échange réciproque de soutiens ». Enfin ce mouvement d'anglicisation de la République trouve son point d'aboutissement dans la pensée d'Harrington sur l'individu politique, seul véritable défenseur de la vertu civique. Ce nouveau paradigme harringtonien s'inscrit au sein de la tradition de l'humanisme civique dans la mesure où il élabore l'image d'une société libre et non corrompue, avec l'appui d'un vocabulaire fort proche de celui de la « virtù » et de la « fortuna » de Machiavel. Insistons ici sur le fait que, dans la démarche de Pocock, idées et vocabulaires, pensée et discours marchent de pair. Il ne s'agit donc pas de marquer une filiation intellectuelle au sens strict, mais plutôt de mettre en évidence l'opérativité d'un *paradigme civique* par une manière propre de poser des limites et des implications dans un système donné, puis de les repousser et de les faire fructifier dans un autre système, en s'en tenant toujours au vocabulaire attesté dans les ouvrages de théorie de la pratique politique du moment considéré.

II- Le conventionalisme de Skinner: le cas hobbien.

Revisitant son étude sur « le moment machiavelien », Pocock insiste sur la parenté méthodologique qui l'unit à Quentin Skinner au sein de ce qu'on appelle alors « l'école de Cambridge ». Plus précisément, il écrit « It seems to us that history of political language and discours can better be written if we focus our attention on the acts of articulation and conceptualisation performed by thinkers as agents in the world of speech, and on the matrice of language and rhetoric within which they are constrained to speak but which they modify by the speech-acts they perform. »¹⁰. Cependant Quentin Skinner, pour sa part, préfère se démarquer du travail paradigmatique et référentielle de Pocock en insistant sur le rôle des normes du débat et des conventions langagières dans la compréhension de la signification d'un texte. Il s'intéresse, dans la lignée d'Austin et de Wittgenstein, à ce que l'auteur fait en disant ce qu'il dit, à l'acte de faire constituant tout dire prononcé et/ou publié sous la forme d'un discours. Il est donc tout à fait compréhensible que Mark Bevir mette l'accent sur les critiques réciproques de ces deux auteurs. Ainsi Skinner reproche à Pocock de s'en tenir à la seule filiation « passéiste » entre une tradition de discours, un paradigme langagier, et ses manifestations, en

¹⁰ « Review Article », *Journal of Modern History*, 53, march 1981, p.50

particuliers lexicales, chez tel ou tel auteur¹¹. Pocock rétorque par avance¹² que l'intentionnalisme de Skinner - la part réflexive accordée aux auteurs/acteurs dans la compréhension d'un contexte - lui interdit d'appréhender les structures sous-jacentes aux textes, leur influence, et par là même lui dissimule l'unité de l'histoire.

Reste qu'actuellement la position la plus avancée et la plus appréciée est celle de Quentin Skinner, titulaire de la chaire d'histoire à l'Université de Cambridge et dont la notoriété ne cesse de croître¹³. Nous pouvons résumer plus avant sa position dans les termes suivants: la signification des textes, en tant que configurations d'idées en contexte, proviennent de la manière dont les auteurs expriment leurs intentions en accord avec les conventions et les normes langagières qui gouvernent leur manière d'intervenir. A notre avis, son étude la plus parlante en la matière est sa synthèse récente sur la relation entre raison et rhétorique chez Hobbes¹⁴, fruit de très nombreuses années de travail à la fois sur les textes de cet auteur majeur et sur le contexte discursif de son trajet intellectuel.

Quentin Skinner nous propose une histoire des concepts reformulée à l'aide d'une description de leur mise en argument sur une base contextuelle strictement délimitée. Ainsi, fidèle à sa manière de décrire ce qu'un théoricien fait avec des concepts, donc quels sont leurs usages en tant qu'argument, il ne s'intéresse pas à Hobbes, comme auteur d'un système philosophique, mais s'efforce d'élucider la contribution de ce philosophe majeur aux débats, issus de la culture de la Renaissance, sur la nature des sciences morales.

Sa démarche en histoire intellectuelle est donc avant tout historique et contextuelle. Il s'agit d'abord de replacer les textes de Hobbes, appréhendés dans leur diversité maximale, au sein d'un contexte précis, ce qui permet ensuite au chercheur d'identifier leur valeur d'acte d'écriture à travers l'héritage culturel dénié et/ou mis en pratique tout au long d'un trajet intellectuel complexe. Dans son débat avec le philosophe Yves Charles Zarka, spécialiste de Hobbes, Quentin Skinner

¹¹ Dans « Problems in the Analysis of Political Thought », J. Tully ed., *Meaning and Context*, *op. cit.*

¹² Dans son introduction à son ouvrage *Virtue, Commerce and History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985 (traduction française, PUF, 1998).

¹³ Sa première grande oeuvre, *The Foundations of Modern Political Thought*, *op. cit.*, est en cours de traduction française.

¹⁴ *Reason and Rhetoric in the Philosophy of Hobbes*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.

précise qu'historien, et non pas philosophe, il n'étudie pas à proprement parler, les propositions abstraites d'Hobbes, mais les décrit au sein de la chaîne argumentative qu'elles contribuent à mettre en mouvement. Il analyse, dans la lignée des réflexions d'Austin et de Wittgenstein sur le langage, la dimension d'action langagière des concepts hobbiens à partir de leur contexte culturel et historique:

« Mon objectif est de situer la théorie et la pratique hobbiennes de la science civile au sein d'un contexte intellectuel dans lequel, je crois, elle s'est formée. En Hobbes, c'est moins l'auteur d'un système philosophique qui m'intéresse que le contributeur à une série de débats sur le concept de *scientia civilis* hérité de la Renaissance »¹⁵.

Ces débats, Skinner les appréhende dans leur dimension d' « action linguistique », c'est-à-dire en précisant ce qu'un auteur fait en écrivant des textes comme il l'a fait, ce qu'un orateur fait en employant des concepts qui ont une signification déterminée. C'est ainsi qu'il valorise plus les lignes d'arguments, leur mouvement, utilisées par Hobbes pour réactiver tel ou tel élément du contexte dans l'objectif d'introduire un changement, en particulier stylistique, dans les débats du XVII^e siècle, que la doctrine hobbiennne proprement dite.

A ce titre, le contexte, exploré en premier lieu, devient partie intégrante du texte de Hobbes qu'il analyse, dans une seconde partie, tout au long d'un trajet intellectuel dont l'intelligibilité procède du point de vue contextuel adopté. Ainsi se précise le but du chercheur: rendre familier aux lecteurs de Hobbes ce qui ne lui est pas immédiatement intelligible, faute d'une connaissance contextuelle investie dans le geste même de lecture. Qui plus est, en manifestant la nouveauté du style de Hobbes, et de sa stratégie argumentative, Quentin Skinner définit son propre style intellectuel. Une telle proximité présuppose une continuité critique et interprétative entre les arguments issus des jugements de Hobbes et les propres jugements de savoir du chercheur.

Quel est donc ce contexte non totalisant, mais propre à renouveler l'interprétation des textes de Hobbes à l'aide de la réflexivité même de ce philosophe ? En quoi constitue-t-il un point de vue susceptible de nous rendre plus familier la « science civile » de Hobbes ? De fait, la première partie de cet ouvrage s'étend longuement sur les multiples caractéristiques de la *culture rhétorique de l'humanisme de la Renaissance*. Il serait fastidieux de décrire ici les divers éléments d'un art rhétorique appréhendé dans toute son ampleur, c'est-à-dire non

¹⁵ « Deux interprétations de Hobbes: Yves-Charles Zarka, 'Hobbes et le pensée politique moderne', Quentin Skinner, 'Raison et rhétorique dans la philosophie de Hobbes' » suivi de « Yves-Charles Zarka, 'L'interprétation entre passé et présent', Quentin Skinner, 'Les concepts et l'histoire' », *Le Débat*, N°96, septembre-octobre 1997, p. 103-104.

réduit, comme au XIX^{ème} siècle, à l'énumération des figures. Nous constaterons seulement que cette réévaluation contextuelle du rôle de la tradition rhétorique dans l'oeuvre de Hobbes permet une étude précise, dans la seconde partie de l'ouvrage de Skinner, de la manière dont ses propositions pour une « science civile » sont co-présentes à des effets rhétoriques susceptibles d'en augmenter l'intelligibilité.

Notons également que la culture rhétorique de la Renaissance s'autorise du lien entre citoyen et humaniste. A ce titre, et au-delà de l'instauration de la centralité de la rhétorique et de la grammaire, une *politique de l'éloquence* avec, en son centre, la figure de l'individu vertueux, raisonnable et savant, valorise un orateur dont la capacité à délibérer se mesure à la qualité de son éloquence.

Ainsi Hobbes ne cessera de se confronter, en positif ou en négatif, à cette figure majeure du citoyen adepte de la science et/ou de l'éloquence, au nom de sentiments humanistes. C'est pourquoi Quentin Skinner insiste sur l'importance de l'usage de techniques rhétoriques de redescription lorsqu'Hobbes s'efforce, dans la perspective de la formation d'une « science civile », de décrire des actions et des états d'affaires dans la dynamique même de leur mise en argument par une force rhétorique apte à en assurer une interprétation «heureuse» auprès du lecteur. C'est ainsi qu'une autre donnée rhétorique mérite toute notre attention, sans préjuger pour autant de la diversité de la première partie de cet ouvrage: la manière propre à la rhétorique de créer une scène fictive par le déploiement d'une argumentation imagée, surtout métaphorique. Ici se met en place un espace où le philosophe attaché à la figure de l'orateur humaniste peut déployer l'action qu'il veut décrire à l'aide d'images composites d'objets. Le lecteur peut donc «voir» les nouveaux arguments mis en mouvement, et par là même s'y impliquer comme spectateur, voire même se définir comme protagoniste de la «science civile» ainsi mise en acte.

Cependant Quentin Skinner montre, dans la seconde partie de son ouvrage, que cette alliance entre raison et rhétorique, au nom de la «science civile», n'est que le résultat d'un trajet intellectuel fort complexe, donc difficile à résumer sans le simplifier à l'extrême. Dans les années 1590, au cours de son éducation, Hobbes s'imprègne de culture humaniste, donc de rhétorique classique. Mais en quête de scientificité, il rompt avec les disciplines humanistes au cours des années 1630. Adoptant une position minimaliste en matière de rhétorique, son ouvrage *De Cive* (1642) est marqué du refus d'accomoder les arguments rationnels avec les lieux communs. A la recherche d'une «science des vertus», il instaure alors la démarche suivante: d'abord définir les termes utilisés dans la description des actions et des états d'affaires, puis s'assurer de la conformité de ces définitions à leur usage, c'est-à-dire trouver des critères empiriques d'identification de chaque vertu à l'abri de la

passion, permettant ainsi de tester scientifiquement chaque définition de manière à pouvoir classer telle ou telle action du côté des vertus ou des vices. Il s'agit bien de régler les ambiguïtés morales suscitées par l'usage unilatéral de la rhétorique, de s'en tenir à la seule autorité rationnelle de l'argument. En fin de compte, toute action vertueuse est évaluée ici à partir de ses effets empiriques propres à garantir la paix.

Bref Hobbes propose d'abord une « science civile » basée sur les lois de la nature et l'impératif moral de la conservation de la paix. Cependant il se heurte très vite, en pleine période de guerre civile, à d'autres effets plus puissants que le seul mouvement de la raison. Ainsi, après avoir affirmé que le philosophe doit se passer de la rhétorique, il revient sur cette affirmation au titre de la nécessaire complémentarité entre la raison et l'éloquence. Le *Léviathan* (1651), écrit dans le contexte de « l'âge de l'éloquence » (Marc Fumaroli) en France où Hobbes séjourne pendant les années 1640, constitue son oeuvre la plus achevée en matière de réévaluation de la rhétorique. Appréhendé sous cet angle, cet ouvrage majeur anticipe, nous semble-t-il, le courant neo-ciceronien et son corollaire, le retour en force d'une rhétorique maximaliste dans le but de s'opposer à l'éloquence enthousiaste qui restreint la rhétorique à la maîtrise du style, du geste et de la voix sur la base du jeu politico-religieux des intérêts individuels. Ainsi, à l'encontre de la corruption morale introduite par les intérêts personnels dans l'interprétation des textes, la mise en pratique de la rhétorique dans le mouvement même des arguments chez Hobbes permet non seulement de valoriser les vérités rationnelles par des règles d'usage partagées au sein de la communauté des citoyens, mais aussi d'orienter le lecteur vers une position active en tant que spectateur engagé par la force rhétorique des arguments sur la voie des vertus publiques.

En fin de compte, Skinner associe la description réflexive d'un trajet intellectuel, sa mise en contexte, à un *changement de notre propre regard* sur des textes philosophiques dont nous minimisons en général la dimension historique. En proposant une manière historienne de voir de grands textes philosophiques par la mise en acte d'un point de vue contextuel dans le mouvement de leurs arguments, il nous introduit à une façon de décrire des formes d'expérimentation historique et langagière assumée par le chercheur, l'auteur, et mieux encore le lecteur. En effet, ce dernier se familiarise avec le texte de Hobbes en tant que spectateur d'une action morale à laquelle il adhère du point de vue de sa redescription rhétorique. Et, dans le même temps, il adhère au style de Skinner par sa capacité à lui rendre de nouveau familier un des textes fondateurs du style empirique en matière de théorie de la société civile.

Cependant, le philosophe Yves-Charles Zarka, lecteur de Skinner, s'interdit de se laisser prendre à une telle lecture historiciste de Hobbes par le fait de « la

reconduction contextualiste » du contenu des ouvrages de ce grand penseur, c'est-à-dire de la réduction du sens d'une oeuvre au contexte immédiat de son élaboration. Il dénie ainsi toute scientificité au travail de Skinner, qui n'a pas su définir un lieu d'où le philosophe-interprète mène son travail d'interprétation. Il y perçoit « une erreur méthodologique » qui tend à aligner les oeuvres de Hobbes avec n'importe quelle production imprimée des années 1640¹⁶.

III- L'apport critique de Mark Bevir.

Mark Bevir ne s'engage pas sur le terrain de cette critique radicale du philosophe français vis-à-vis de l'engagement de l'historien sur le terrain des grandes oeuvres philosophiques et de leur contexte. Il ne conteste pas, dans le cas présent, la dimension heuristique de la démarche contextualiste des historiens anglophones du discours. Mais il considère que cette démarche ne peut, à vrai dire, constituer « une logique de découverte » à elle seule, donc se présenter comme une méthode réutilisable dans d'autres contextes avec pour objectif d'accéder à une explication d'ensemble. Reprenons, chapitre par chapitre, les éléments de son argumentation, la série des propositions qui lui permettent d'énoncer *in fine* sa propre position, sans jamais, à vrai dire, entrer dans un cas concret.

Après avoir défini sa démarche analytique à distance tant du positivisme que du « tout langage », Mark Bevir aborde le problème crucial, en histoire des concepts, de la signification. Il part de la proposition suivante: *les significations sont d'abord des significations d'énoncés particuliers tenus pas des individus particuliers*. A l'identique de Skinner, il accorde ainsi toute sa signification aux intentions de la personne, à sa réflexivité, mais il récuse la version « forte » de l'intentionnalisme, c'est-à-dire l'accent mis exclusivement sur la réflexivité des auteurs y compris en contexte, mais toujours hors de l'interaction des points de vue individuels. Il adopte alors une version « faible » de l'intentionnalisme qui prend en compte les significations accordées conjointement par l'auteur et le lecteur, ce dernier étant aussi bien dans l'actualité que contemporain de l'auteur. Nous aboutissons alors à une nouvelle proposition: *la signification d'une oeuvre dérive d'un point de vue individuel*.

Il s'agit bien de circonscrire les intentions des individus dans les significations historiques engendrées par les points de vue individuels qui font quelque part totalité, d'où un « holisme sémantique » sur lequel nous allons revenir. Mais constatons d'abord que Mark Bevir se dissocie aussi de Pocock et de son scepticisme phénoménologique relatif au fait qu'un individu puisse avoir

¹⁶ *Ibid.* p. 110-111.

connaissance des significations historiques qu'il engendre par son rejeu des traditions discursives. Mais, répétons-le, il se démarque tout autant de Skinner en considérant prioritairement le réseau des significations historiques conceptualisées, donc abstraitement construites à partir des points de vue individuels. Mark Bevir en vient ainsi à intervenir, dans un troisième temps, sur la question de l'objectivité. Si l'historien (des idées) découvre bien des objets historiques, ce n'est pas vraiment sur le mode de faits empiriques perçus dans une réalité objective externe aux individus, mais bien, par opposition à tout ancrage fondamentaliste, dans le lien à une pratique sociale intersubjective. Tout devient alors affaire de comparaison entre points de vue sur des critères de compréhensivité, de consistance, de progressivité et d'ouverture. Il s'agit alors de reconstituer une cohérence de points de vue, de théories, y compris rivaux et radicalement différents. A l'historien de défendre aussi, avec les auteurs, son point de vue, de l'insérer dans le débat, de lui donner consistance dans le réseau des croyances.

Mark Bevir aborde alors le coeur de sa démarche, le « tournant anthropologique » où l'objectivité relève de la comparaison entre théories individuelles, et non d'une traduction abstraite de la réalité immédiate, selon le schéma classique de la perception du donné. Il affirme alors une autre proposition: *les significations historiques consistent dans des points de vue individuels*. Il introduit par là même, dans un nouveau chapitre, la catégorie de « réseau de croyances » (*web of beliefs*). Ainsi, les croyances relèvent de la manière d'exprimer les propositions que les personnes pensent être vraies. Mark Bevir peut en déduire encore une nouvelle proposition: *un point de vue individuel consiste dans des croyances exprimées*. Il met ainsi l'accent sur les croyances sincères, consistantes et rationnelles. A ce titre l'historien des idées et des concepts doit considérer les croyances exprimés en tant que croyances sincères, consistantes et rationnelles.

Jusque là, Mark Bevir défend une approche herméneutique de la signification, quelque peu différente des approches sémantique et linguistique qui accordent une place centrale à l'élucidation des conditions de possibilité langagières des phénomènes historiques, du côté des chercheurs allemands¹⁷, et à la compréhension des usages conventionnels des discours, du côté des chercheurs anglophones en histoire des concepts. Puis il continue sa réflexion autour du problème crucial de la signification d'une oeuvre dans la perspective de

¹⁷ N'abordant pas ce domaine de recherche dans le présent article, nous renvoyons à la synthèse récente, accompagnée d'une ample bibliographie, de Hans Erich Bödeker, « Concept-Meaning-Discourse. Begriffsgeschichte Reconsidered », in *History of Concepts: Comparative Perspectives*, Iain Hampster-Monk, Karin Tilmans and Frank Van Vree eds., Amsterdam University Press, 1998.

l'articulation du synchronique au diachronique. Reprenant la question de l'héritage en histoire des idées, il considère que des individus héritant socialement d'une tradition ne sont pas pris, lorsqu'ils énoncent leurs objectifs ultimes, dans les limites de cette tradition: ils peuvent l'étendre, la modifier, la rejeter même. D'un point de vue synchronique, il existe alors un lien entre réseaux individuels de croyances et réseaux de croyances hérités dans la mesure où se profile une diachronie définie par la manière dont ces réseaux se détachent de leurs traditions. Donc les réseaux de croyances sont ici abordés en tant que processus de socialisation et à l'horizon d'un holisme sémantique.

Mark Bevir s'intéresse alors aux dilemmes suscitées par les nouvelles croyances associées à un réseau interconnecté, et non à une hiérarchie. Il formule une nouvelle proposition: *un ancien réseau de croyances se transforme en un nouveau réseau de croyances par le fait d'un dilemme*. Il postule ainsi des connexions entre les croyances. Lorsque des individus adoptent une nouvelle croyance, ils doivent modifier les croyances existantes, et ces croyances ne leur donnent pas le mode d'emploi pour le faire; ils doivent donc s'efforcer d'avoir des croyances sincères, rationnelles et conscientes, qui peuvent par là même faire consistance dans leurs interrelations. Mark Bevir s'intéresse aussi aux distorsions entre croyances passées et actuelles qui suscitent déception et irrationalité. Il parle de « pro-attitude » dans la manière illégitime de fonder une croyance au point de convoquer ici Freud et la psychanalyse. Il peut alors prendre en compte l'émotion, le désir producteur de sentiment. Il élargit ainsi les connexions entre croyances du rationnel « pur » à l'émotif, étendant par là même les raisons pratiques aux normes émotionnels, à l'égal des sociologues des émotions situés dans la mouvance de l'ethnométhodologie¹⁸ dont s'inspire une jeune historienne française, Sophie Wahnich, dans ses travaux actuels, en histoire des concepts, sur les émotions comme modalité spécifique de jugements, c'est-à-dire comme arguments des acteurs de l'histoire¹⁹.

Foncièrement anti-fondationniste, Mark Bevir en vient donc à proposer une grammaire des concepts à partir d'une mise en réseau particulièrement consistante

¹⁸ Voir *La couleur des pensées. Sentiments, émotions, intentions*, Patricia Paperman et Ruwien Ogien, eds, *Raisons pratiques*, 6, 1995

¹⁹ Ses premiers travaux s'inscrivent plus spécifiquement dans le champ de l'analyse de discours, en particulier avec son ouvrage sur *L'impossible citoyen. L'étranger dans discours de la Révolution française*, Albin Michel, 1997. Voir aussi du même auteur, « L'événement et l'historicité des concepts », in *Begreb & Histoire*, Jan Ifversen ed., Aarhus, Peter Bang, 1996; « Puissance des concepts et pouvoir des discours. Quelques débats révolutionnaires sur la souveraineté », *Ethnologie française*, 1999/4.

d'une théorie intentionnelle « faible » de la signification, d'un concept anthropologique d'objectivité et d'un espace agencé par les individus de façon consciente et rationnelle. Objectivité et explication sont indissociables du réseau: l'objectivité apparaît dans la comparaisons entre les éléments rivaux du réseau. Il est donc question de « réseaux interconnectés de croyances » où l'individu gagne en indépendance sur la base suivante:

« Individuals can exercise their reason and have their experiences only in the context of their existing webs of belief; webs of belief which influence the content of their reason and their experience. Historians, therefore, can begin to explain why someone held a particular belief by relating it to his other beliefs. They can explain a belief by showing how it fitted into an inter-connected web of beliefs that makes sense to it »²⁰.

Certes Mark Bevir concède aux tenants du tournant langagier, dont procèdent les courants les plus novateurs de l'histoire des concepts, que l'explication historique est bien d'ordre narrative. Il faut rappeler ici le débat qui oppose les historiens français, en particulier Gérard Noiriel et Roger Chartier²¹, attachés à l'appréhension de la réalité par la méthode historiographique, et les « narrativistes » américains, tels qu'Hayden White, qui conteste l'hégémonie du régime de vérité propre à l'histoire²², tout en précisant immédiatement que ce débat est décentré par rapport à une histoire des concepts, certes préoccupée d'histoire et d'action linguistiques, mais qui pose en permanence la question de la connexion empirique entre réalité et discours.

S'inscrivant dans le champ de l'histoire des concepts, Mark Bevir ne considère donc pas l'explication historique comme une construction fictionnelle: si elle ne

²⁰ *The Logic of the History of Ideas, op. cit.*, p. 312.

²¹ Gérard Noiriel, Sur la « crise » de l'histoire, Belin, 1996, en particulier le chapitre 4; Roger Chartier, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Albin Michel, 1998, en particulier le chapitre 4.

²² Cf. *Metahistory. The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, Baltimore et Londres, The John Hopkins University Press, 1973; *The Content of the Form. Narrative Discourse and Historical Representation*, Baltimore et Londres, The John Hopkins University Press, 1987. Plus précisément, Hayden White considère que « les narrations ne consistent pas uniquement en des énoncés factuels (des propositions existentielles singulières) et des arguments: elles sont composées aussi d'éléments poétiques et rhétoriques grâce auxquels ce qui autrement ne serait qu'une liste de fait est transformé en histoire », texte cité et traduit par Roger Chartier dans *Au bord de la falaise, ibid.*, p.121. Une telle dissociation entre arguments et éléments rhétoriques est tout aussi contradictoire avec la manière dont Skinner aborde la question de la rhétorique dans son ouvrage sur Hobbes présenté ci-dessus.

relève pas fondamentalement, d'une structure subjective apte à comprendre le passé, elle nous renvoie avant tout à un espace où les points de vue individuels agencent les connexions entre croyances héritées et/ou nouvelles., sans *a priori* aucun sur des structures qui s'imposeraient aux individus.

Mark Bevir peut alors s'affirmer le partisan d'un *idéalisme moderne* tant contre les positivistes que contre les narrativistes exclusifs. Dans la lignée de Hegel, Croce, Collingwood et bien d'autres, s'il affirme que l'histoire conceptuelle des idées est commune à toutes les sciences humaines, pour autant elle ne peut s'établir que sur une « raison locale » proche des individus, et donc à l'encontre de toute fondation sur la raison pure. L'idée d'un raisonnement local s'impose alors dans cette démarche privilégiant l'accès à la connaissance objective par une comparaison des états de théories agencées dans une interconnexion entre points de vue individuels qui ne présuppose pas l'autonomie de l'individu. Il n'existe donc pas de vérités définitives, et pourtant les significations font un tout dans la mesure elles sont le perpétuel produit d'agencements individuels, mais sans pour autant s'hypostasier en se séparant par l'effet de leur logique propre. Et il conclut: « Yet I defended the idea of local reasoning by arguing that historical meanings derive from the beliefs of actual individuals rather than a social structure, and that the process of ascribing beliefs to people embodies a norm in favour of rationality understood as consistency »²³.

En fin de compte Mark Bevir distingue la manière de *comprendre* les énoncés par leur insertion dans des paradigmes et des langages référés à des structures sociales et sa propre façon d'*expliquer* historiquement la rationalité des croyances au sein de réseaux interconnectés qui peuvent concerner aussi bien une raison locale, un désir exprimé par un sentiment qu'un dilemme suscité par le rapport à la tradition. Autant l'existence présumée d'une structure sociale, y compris dans sa dimension subjective et discursive, introduit des normes qui régissent les usages énonciatifs, autant les traditions pèsent sur les nouvelles croyances, et pourtant elles n'en sont pas constitutives, ne les limitent pas. Le travail d'ajustement individuel des croyances énoncées s'inscrit dans des réseaux interconnectés, des hypertextes en quelque sorte, nous introduisant à l'objectivité des faits historiques selon divers points de vue. Ce travail explicatif relève donc d'un processus fluctuant de socialisation où les croyances se modifient constamment sous l'action de la capacité propre de chaque individu à les agencer. Ressources et créativité de l'individu sont ainsi mises au premier plan du travail d'explication historique.

²³ *The Logic of the History of Ideas, op. cit.* , p. 315.

Partant d'une histoire conceptuelle, élargie au social, des idées, et désormais bien connue dans le monde anglophone, Mark Bevir en conteste la valeur de procédure de découverte, et propose une autre démarche, plus propice selon lui à l'émergence d'une logique de découverte, où il s'attache à une manière de faire l'histoire des idées qui puisse vraiment faire rupture avec le côté antiquaire - retrouver des richesses cachées dans les textes et les répertorier - , certes contesté par Skinner²⁴, de l'histoire des concepts. Skinner pourrait lui rétorquer, comme le suggère Kari Palonen dans un débat récent²⁵, qu'il revient à la conception platonicienne de la signification, en ignorant la nouveauté radicale du point de vue de l'histoire des concepts sur « l'action linguistique » (voir ci-dessus). Le fait que la signification d'une proposition n'équivaut pas à une simple adéquation entre le mot et la chose, mais procède d'une mise en argument échapperait ainsi à la sagacité de Mark Bevir par défaut de discussion, dans son livre, autour d'un cas discursif précis.

Dans le contexte français, où l'histoire anglophone des concepts commence à peine sa percée avec la traduction récente, donc tardive de Pocock et, de façon très partielle, de Skinner, il n'est pas aisé d'apprécier l'apport de l'ouvrage de Mark Bevir, et d'un débat très avancé au loin sur des agencements aventurés aux yeux des chercheurs français. Pourtant, son auteur marque bien en fin de compte les limites d'une nouvelle histoire sociale qui voudrait reconstituer une théorie générale de l'évolution sociale sur le terrain d'un contextualisme moderne, donc qui prendrait en compte la dimension discursive, sémantique et pragmatique des faits sociaux sans s'attarder sur la question anthropologique des points de vue individuels et des réseaux de croyances qu'ils suscitent .

Il est désormais admis, dans la communauté des historiens, que la société s'analyse en tant que catégorie de la pratique sociale, que les liens sociaux se constituent dans des usages, donc que la compréhension historique procède d'une

²⁴ Accusé de se laisser aller à « une manie d'antiquaire universitaire », Skinner précise que « L'accusation de la manie d'antiquaire est de celles qui me trouble profondément et à laquelle tous les historiens professionnels devraient selon moi se préparer à répondre », et ajoute que « les historiens des idées peuvent espérer produire quelque chose qui transcende la manie d'antiquaire s'ils font simplement leur travail. Il leur suffit de découvrir les richesses souvent négligées de notre héritage intellectuel et de les exposer à nouveau à notre regard », *La liberté avant le libéralisme*, *op. cit.* , pages 71 et 76.

²⁵ « Logic and Rhetoric in the History of Political Thought ? Comments on Mark Bevir », *Third European Social Science History Conference*, Amsterdam, 12-15 April 2000.

rationalité procédurale²⁶. Mais il est moins souvent précisé que les individus exercent leurs jugements en mobilisant des ressources interprétatives dans un contexte formé de réseaux existants de croyance, dont la consistance est le fait des mêmes individus dans leurs interrelations. A ce titre, la connaissance objective des réalités historiques relève d'un processus permanent de comparaison et de critique entre les différentes « théories » tant des acteurs de l'histoire que des principaux tenants de l'historiographie.

²⁶ Voir sur ce point l'ouvrage collectif, *Les formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*, sous la direction de Bernard Lepetit, Albin Michel, 1995.